

Une pièce à la fois

Ben, j'ai quitté le Kentucky en quarante neuf
Et j'suis allé à Detroit bosser sur à la chaîne
La première année on m'a mis au montage des roues sur les Cadillac
Chaque jour j'checkais ces beautés qui roulaient
Et parfois je baissais ma tête et pleurais
Pas'que j'en ai toujours voulu une qui s'rait longue et noire.

Un jour j'me suis fait un plan
Que plus d'un homme aurait envié
J'la sortirai en louce-dé, dans ma boîte à déjeuner
Si on m'alpague ? je serais viré
Mais j'me suis dit, j'l'aurais entière avant la quille
J'aurais ma caisse qui vaut dans les cent mille

Refrain :
J'la sortirais une pièce à la fois
Et ça n'me coûtera pas un sou
Vous saurez qu'c'est moi c'ui qui passe par vot' ville
J'vais rouler avec du style
J'vais laisser tout l'monde bouche bée
Car j'serai le seul à en avoir une comme ça dans la contrée.

Alors dès l'lendemain au moment de pointer
Avec ma grosse boîte à casse-dalle et l'aide de mes potes
J'ai débauché avec ma boîte pleine de roues dentées
Jamais j'me suis considéré comme un voleur
Mais j'me suis dit que la GM* n'va pas manquer de ces p'tites pièces
D'autant plus qu'j'vais faire ça dans la durée *General Motors

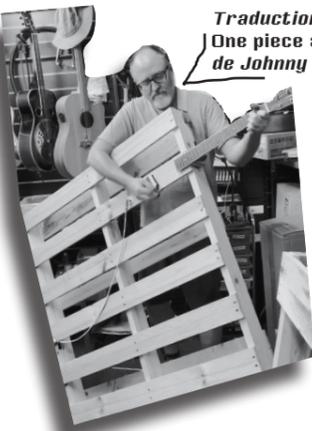
Le premier jour j'me suis procuré une pompe à essence
Et le lendemain j'ai chopé un moteur et un coffre
Puis j'ai barbé une transmission et puis tout le chrome
Les petits bouts j'ai pu les mett'e dans ma grosse boîte à déjeuner
Comme des boulons, des vis et tous les quat' amortisseurs
Les grands trucs j'les ai planqués dans le mobile home de mon pote.

Bon, jusqu'à présent mon plan s'est bien déroulée
Jusqu'au moment où on a essayé une nuit d'les mettre ensemble
Et c'est là qu'on a remarqué que quelque chose n'allait pas rond.

Les amortisseurs étaient en 53
Et le moteur était en fait en 73
Et quand on s'est mis à visser les boulons, les trous avaient disparu.
Alors on a percé pour que ça rentre
Et avec l'aide d'un adaptateur
C'était comme s'il y avait eu un chat, ronronnant dans le moteur

Maint'nant, les phares, c'tait une autre histoire
On en avait deux sur la gauche et un à droite
Mais lorsqu'on a tourné la clef les trois s'sont allumés.
L'arrière avait l'air bizarre aussi
Mais on l'a monté et quand on a fini...
bon...on s'est rendu compte qu'on n'avait qu'une aile.
A c'te heure-là ma femme venait d'se réveiller
Et j'ai pu voir dans ses yeux qu'elle se doutait
Mais elle ouvrit la porte et me dit, sans détour :
"Chéri, emmène moi faire un tour."

Alors on est partis juste pour chercher les immat'
Et j'l'ai emmenée tout droit vers la grand rue
J'ai entendu tout le monde s'marrer dans le quartier.
Mais là-bas au tribunal, ils n'ont pas beaucoup blagué
Parce-que pour tout consigner il leur fallait l'effectif entier
Et après avoir fini le dossier, il pesait cinquante kilos.



Traduction de la chanson
One piece at a time,
de Johnny Cash

**Extrait de la tribune
NE LAISSONS PAS
BOLLORÉ ET SES
IDÉES PRENDRE
LE POUVOIR SUR
NOS LIBRAIRIES**
publiée par un large
collectif de libraires
indépendants

« Le rachat de Hachette par le groupe Bolloré est une catastrophe pour l'édition et le monde du livre. Principal groupe éditorial français et premier distributeur de livres en Europe, Hachette est aussi une machine marketing bien rodée : à grands coups de publicité et de communication, pour lesquelles le groupe emploie tous les médias dont il dispose, le cynisme mercantile se met au service des plus sombres paniques morales, racistes, sexistes et transphobes. Derrière cela, la mission civilisationnelle d'un homme : Vincent Bolloré.

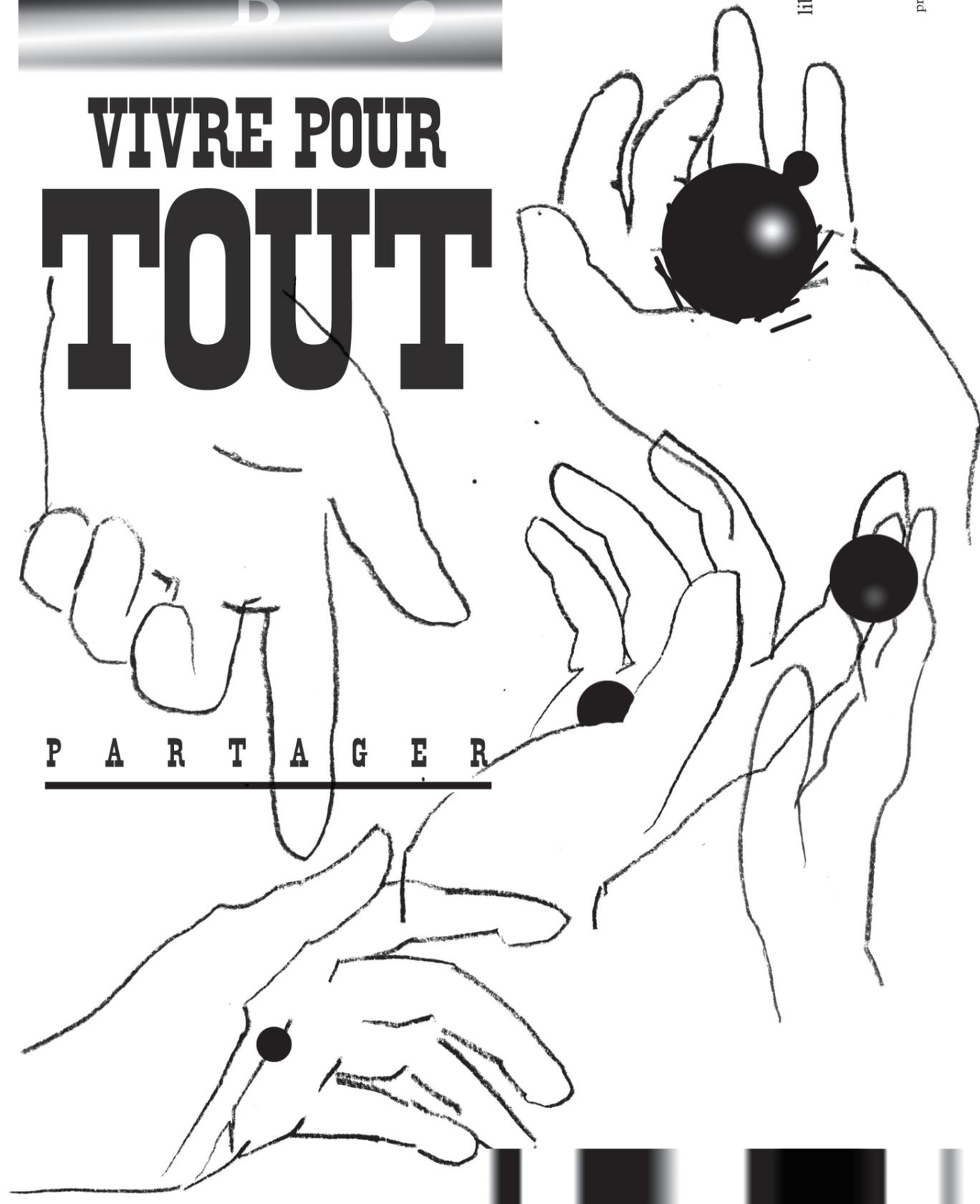
Il a fait de l'accession de l'extrême-droite au pouvoir son objectif, à tout prix. Le devenir du groupe Canal, d'Europe 1 et de CNews peut en témoigner. Il a transformé tous les médias acquis en tribunes pour les idées les plus rances, attisant la peur et la haine, licenciant massivement les équipes lorsque celles-ci osaient vouloir conserver leur liberté d'information. Dans le monde de l'édition, le basculement de la maison d'édition Fayard, qui vient de nommer à sa tête Lise Boëll, l'éditrice d'Éric Zemmour, et sort en fanfare les livres de Jordan Bardella et de Philippe de Villiers, est en cours. Cela faisait quinze ans qu'on n'avait pas vu un livre du Rassemblement en librairie : le monde de l'édition se refusait à produire des ouvrages d'un parti fondé par d'anciens nazis et toujours promoteurs d'une fascisation de la société. Et maintenant, cela semblerait presque normal. Pour nous ce n'est toujours pas admissible et nous tenons à le rappeler. »

**LE RESTE DE LA TRIBUNE
EST À LIRE SUR :
[HTTPS://DESARMERBOLLORE.NET](https://desarmerbollore.net)**



**VIVRE POUR
TOUT**

P A R T A G E R



Journal-tract
librement reproductible

pour obtenir les fichiers
prêts à imprimer nous contacter à
torreben@riseup.net

« Il y a une culture populaire du contournement »

D'où vient la valeur ? Comment naît la richesse ? Depuis le 17^e siècle, les économistes débattent pour répondre à ces questions. Aujourd'hui, en allant un peu vite, deux grandes écoles théoriques se disputent à ce sujet : les uns pensent que c'est l'entrepreneur qui fait naître la richesse grâce à son capital, les autres jugent que ce sont les travailleurs et travailleuses qui la créent par leur activité. Sans refaire ce débat avec l'ensemble de ses arguments on peut toutefois relever quelques aspects. Ainsi, les premiers nous parlent des grandes fortunes qui se seraient faites toutes seules, par le génie et le travail acharné des patrons. Ils nous disent aussi que les travailleurs sont un coût nécessaire pour la production de richesse.

Mais nous savons, nous, que si les employés sont absents l'entreprise ne crée rien. Nous savons, nous, que celles et ceux qui travaillent génèrent une richesse, la valeur ajoutée, que les patrons capturent pour ne rendre qu'une partie sous forme de salaire et de cotisations à la sécurité sociale. Nous savons que la question n'est pas vraiment de savoir si le patron ou le gérant sont sympas, mais que c'est l'organisation du travail qui n'est ni égalitaire ni démocratique. Nous savons aussi, nous, que le savoir-faire c'est nous qui l'avons. Que la maîtrise des outils ou des calculs c'est nous qui les avons. Que le communicant qui a été embauché à la place du facteur parti à la retraite, c'est pas lui qui est sur le vélo à livrer le courrier. Que si le chef se paye une maison secondaire sur la côte c'est parce que, nous, on n'a pas chômé. Nous savons aussi reconnaître que le travail d'une personne n'est possible que parce que des dizaines d'autres ont travaillé (ce que les économistes matérialistes appellent le travail socialement nécessaire). Ainsi, quand on nous montre un palais, nous pensons moins aux rois qui l'ont habité qu'à toutes celles et ceux qui l'ont maçonné, couvert, décoré, etc.

Alors, nous ne sommes pas surpris par la reprise du verrier Duralex ou de la dernière filature européenne Bergère de France par leurs employés. Pour répartir équitablement la paye, pour se poser ensemble les questions importantes sur le sens du travail. Et nous aussi nous pensons à ce qu'on pourrait faire si on pouvait choisir quoi faire de nos outils et sans la crainte du prêt à rembourser ou des marmots à nourrir. On voudrait pouvoir se sentir utiles à celles et ceux qui nous entourent, vraiment, sans les contraintes imposées par les petits ou les grands chefs, ni par les banques.

Alors quand on pense à ceux qui nous disent qu'il faut qu'on travaille davantage pour créer plus de richesses auxquelles on n'aura pas droit, et puis à ceux qui, comme l'extrême-droite, nous disent que la seule chose à faire pour améliorer nos vies c'est de virer des « parasites » qui vident nos poubelles, nettoient nos bureaux, soignent nos grand-parents, ou qui, tout simplement essayent de trouver une vie meilleure que là d'où ils viennent, quand on pense à tout ça, on est dégoutés par tant de mépris.

On sait que pour rendre nos existences plus douces, plus joyeuses, il faudra faire des changements. On sait qu'il faudra changer certains métiers, répartir mieux les tâches et les richesses, travailler différemment pour améliorer la vie de tout le monde. Mais, sans attendre une grande transformation, peut-être qu'il est aussi

Alors que Marine Le Pen et son parti sont

poursuivis pour avoir organisé un vaste système d'emplois fictifs, on voit dans leur défense déplorable leur incapacité à démontrer le travail que les assistants parlementaires européens du parti étaient censés fournir. Ce détournement de fonds massif en vue d'enrichir les cadres du RN met en lumière l'inexistence de leur labour. Leurs emplois peuvent être fictifs parce qu'ils ne font rien d'autre que de brasser de l'air.

possible, juste en en se décalant un peu, de donner plus de sens à ce qu'on fait et de ne pas servir que les intérêts des chefs ou des décideurs. Il y a quelques années, des proches écrivaient les lignes suivantes, et on se dit que ça n'a pas vieilli :

Que l'on travaille ou que l'on s'y refuse, que l'on milite dans la rue ou non, l'amélioration de nos vies passe d'abord par la décision de reprendre la main sur ce que l'on peut toucher. Pourquoi attendre qu'une institution quelconque nous autorise à avoir prise sur nos existences ?

[...] Hommage à celles qui photocopient en douce tracts, articles, affichettes et autres romans pirates sur les machines de leur boîte ! Hommage à ceux qui se servent des services de poste de leur boulot pour diffuser brochures et caisses de soutien ! Hommage à celles qui, pendant la journée de travail, utilisent les outils de l'atelier pour faire le mobilier du local de l'association ! Hommage à ceux qui récupèrent les invendus des commerces où ils triment pour les redistribuer à leurs potes précaires ou aux camarades dans le besoin.

Il y a une culture populaire du contournement généreux. Ce sont tous ces petits gestes, cadeaux et autres redistributions à travers lesquelles la richesse que nous produisons est mise au service de celles et ceux qui nous entourent sans nuire à personne d'autres qu'à ceux qui, tous les jours, s'emparent du fruit de notre travail. Faire grandir cette culture populaire du contournement généreux, n'est-ce pas une perspective joyeuse ?

**« Voieï le matin qui se lève
Voieï la liberté qu'on rêve
Voieï le jour des poings levés »**
(Gilles Servat)